

2022

The Little City of Louis-Benoît Picard: The Turning Point from Illusion to Disappointment

Ahmad Al-Btoush

Departement of European Languages, Mutah University, Al-Karak, Jordan.

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/aauja>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Al-Btoush, Ahmad (2022) "The Little City of Louis-Benoît Picard: The Turning Point from Illusion to Disappointment," *Association of Arab Universities Journal for Arts* **مجلة اتحاد الجامعات العربية للآداب**: Vol. 19: Iss. 2, Article 15.

Available at: <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/aauja/vol19/iss2/15>

This Article is brought to you for free and open access by Arab Journals Platform. It has been accepted for inclusion in Association of Arab Universities Journal for Arts **مجلة اتحاد الجامعات العربية للآداب** by an authorized editor. The journal is hosted on [Digital Commons](#), an Elsevier platform. For more information, please contact rakan@aarj.edu.jo, marah@aarj.edu.jo, u.murad@aarj.edu.jo.

***La Petite ville* de Louis-Benoît Picard: le tournant de l'illusion à la désillusion**

Ahmad Al-Btoush*

Received Date: 6/10/2021

accepted Date: 28/2/2022

<https://doi.org/10.51405/19.2.15>

Résumé:

L'objectif de cette étude est de clarifier le concept de l'illusion et d'expliquer l'interaction entre apparence et vérité pour mettre en lumière le passage de l'illusion à la désillusion dans *La Petite ville* (1801) de Louis-Benoît Picard. Les héros de Picard, comme dans la quasi-totalité de ses œuvres dramatiques, oscillent entre deux attitudes: l'apparence héritée et préconçue (illusion) et la réalité découverte et vécue (désillusion). Il s'agit d'un doute permanent sur la réalité des apparences. En effet, cet article essaye d'expliquer ces deux attitudes déjà établies par le dramaturge dans la pièce de manière que cette dualité nous pousse à concrétiser notre imagination pour mettre fin à nos préjugés trompeurs.

Mots clés: Louis-Benoît Picard, illusion, apparence, comédie, voyage, réalité, désillusion.

***The Little City* of Louis-Benoît Picard: The Turning Point from Illusion to Disappointment**

Abstract

This study aims to clarify the concept of illusion and try to explain the interplay between appearance and truth in an attempt to highlight the transformation of illusion into disappointment in Louis-Benoît Picard's 1801 play *The Little City*. Picard's heroes, as in almost all of his dramatic works, oscillate between two situations: the inherited and preconceived appearance (illusion) and the discovered and experienced reality (disappointment). This may be a constant doubt about the reality of appearances. This article attempts to explain these two positions established by the playwright in the play so that this duality pushes us to concretize our imagination to put an end to our misleading prejudices.

Keywords: Louis-Benoît Picard, illusion, appearance, comedy travel, reality, disillusion.

© Copyright 2022 by The Society of Arab Universities Faculties of Arts, All rights reserved

* Department of European Languages, Mutah University, Al-Karak, Jordan.

I. Introduction

Louis-Benoît Picard naît à Paris en 1769. À dix-huit ans, après avoir révolté contre le souhait de son père qui voulait l'amener jusqu'au barreau, il s'engage « comme acteur sur le petit théâtre Mareux » (Monnais 1835 : 477). Cette expérience lui a permis de concrétiser sa vocation dramatique et littéraire. Il commence à exercer son métier d'écrivain et d'auteur dramatique. Il a été influencé par l'œuvre dramatique de Molière (Fournier, 1881 : I). La production littéraire de Picard s'élève à une centaine de pièces de théâtre et environ six romans à côté de quelques poésies légères (Feller, 1835 : 48).

Dans ses pièces de théâtre, Picard s'intéresse beaucoup aux finalités morales de la comédie qui permet de purger les vices, corriger les erreurs humaines et réformer la société car « l'homme qui écrit ne peut avoir que deux objets: l'utile et l'amusant » (Crébillon, 1985 : 65).

Nombreux sont les témoignages de Picard sur les finalités morales et l'utilité éthique de son œuvre dramatique. Dans une des nombreuses préfaces, celle la plus longue des *Amis de collège*, l'auteur insiste sur le vrai rôle du dramaturge, il revendique : « L'auteur comique doit les hommes et leurs mœurs; mais il n'a été donné qu'à notre grand Molière de peindre constamment les hommes et les mœurs de tous les siècles et de tous les pays » (Picard, 1821 : 397). Ainsi, le critique Moulin affirme que Picard « peint, non plus l'homme, mais les hommes » (Moulin, 1877 : VI). Alors, ses pièces sont un journal de son temps surtout en adoptant le rôle du moraliste; Il donne une grande importance à l'étude des mœurs, au rôle de voyage dans la formation de l'individu, à la condition féminine, à l'étude des vices et des ridicules, etc.

Parmi ses chefs-d'œuvre dramatiques, Picard souligne sa préférence pour *La Petite ville*, sujet de cette étude: « Voici ma pièce favorite, et c'est de toutes mes pièces celle où je trouve moi-même les plus grands défauts mais je crois que c'est aussi celle qui annonce le plus de talent pour la comédie » (Picard, 1821 : 133). Cette pièce aborde plusieurs thématiques importantes dans le théâtre de Picard: la découverte spatiale et l'altérité, l'affranchissement de l'individu de tout préjugé préacquis en face de la réalité concrète.

De ce fait, Louis-Benoît Picard a épigraphié *La Petite ville*, par une citation de La Bruyère: « J'approche d'une petite ville, [...] Je me récris et je dis: Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel, et dans un séjour si délicieux ! [...], et je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitude, j'en veux sortir » (La Bruyère, 1965 : 160). Cet aphorisme, qui lui a fourni l'idée de la pièce, selon l'aveu de Picard dans la préface de la pièce, et son titre, explique

brèvement l'intrigue de la pièce: elle met en question l'incapacité d'un voyageur de passer deux nuits successives dans une petite ville sans penser à la quitter précipitamment. Effectivement, *La Petite ville* de Picard ressemble à celle de La Bruyère. Un constat qui nous pousse à s'interroger sur le rôle du voyage ou du déplacement qui conduit le héros à se rendre compte de la réalité telle qu'elle est, loin de toute illusion préalable ou irréelle.

Le choix de *La Petite ville*, comédie en quatre actes et en prose, représentée pour la première fois le 18 mai 1801 et « jouée près de 300 fois » (Berthier, 2014 : 242), ne se limite seulement à la préférence donnée par le dramaturge dans sa préface, mais aussi au discours critique classant cette pièce parmi les meilleures du dramaturge. Patrick Berthier distingue cette fameuse comédie d'autres comédies de Picard: « Ses pièces sont très nombreuses, souffrant souvent de leur hâte d'écriture, mais quelques-unes ont de la vie: (*La Petite Ville*) [...] » (Ibid., 836). Picard tente dans cette pièce de peindre les mœurs en comparant deux modes de vie: celui d'une petite ville provinciale et celui d'une grande ville comme Paris. D'un voyage de plaisir à la découverte de nouveaux espaces et nouvelles mœurs, Picard nous invite à suivre les épisodes de cette comédie afin de juger comment les préjugés restent trompeurs face à la réalité vécue. Il n'y a en effet que le voyage qui permet aux hommes de se délivrer de leurs préjugés et des images stéréotypées au profit d'une expérience qui permet de comparer les données des préjugés avec celles de la réalité. Cette idée trouve sa réussite dans *La Petite ville* où « jusqu'en 1830 toute description des mœurs provinciales passe obligatoirement par (*La Petite Ville*) de Picard [...] » (Mozet, 1998 : 20).

En suivant ce raisonnement, cet article s'articule, en premier lieu, autour de l'aventure menant à la découverte de nouveaux espaces lointains de la ville natale. En deuxième lieu, nous analysons la manière dont les voyageurs étrangers sont reçus par les habitants de cette petite ville et les rencontres entre les Parisiens et les provinciaux. En dernier lieu, nous tentons de souligner l'importance de la thématique de voyage dans le théâtre picardien et son rôle dans l'élaboration des identités des personnages qui deviennent, à la suite de ce voyage, des moralisateurs dans leur société d'origine et arrivent à se délivrer des préjugés sociaux. En d'autres termes, on peut comparer la délivrance des personnages de leurs préjugés à la sortie des hommes de la caverne platonicienne où ils sont restés toute leur vie dans l'ombres. Or, la sortie de la caverne représente la chance aux personnages de corriger les images déformées de la réalité qu'ils ont acquises pendant leur existence.

II. L'illusion et l'apparence préconçues et transmises

Selon Natanson, « la fonction de l'illusion peut-elle contribuer dans le champ des relations humaines et notamment dans le champ éducatif à motiver à penser des futurs possibles, des visions ouvertes, à inventer des rapports humains? » (Maurice, 2006 : 141) Cette fonction semble claire en suivant l'intrigue de la pièce et son rôle pour construire le raisonnement des personnages face à la réalité.

L'illusion dans laquelle le héros de la pièce est tombé remonte à deux causes principales: la première réside dans les croyances et les opinions déjà préconçues, voire les préjugés, avant d'arriver à la petite ville où l'action de la pièce se déroulait; la deuxième est illustrée et comprise par les rencontres avec quelques habitants de cette petite ville qui, de leur part, contribuent à idéaliser encore plus tout ce qui était imaginé à l'avance. À la lumière de ces deux conditions, cette partie tente de les analyser selon l'ordre de leur apparition dans la pièce, notamment dans le premier acte, la scène d'exposition.

L'action, de notre pièce abordée, s'ouvre sur un accident de la chaise qui porte les deux voyageurs parisiens: Desroches, le héros de la pièce et son ami Delille. Desroches, qui paraissait déçu, n'arrive pas à supporter le retard dans l'attente de réparer leur chaise, suite à l'avis de leur valet Dubois: « Dans deux ou trois petites heures nous nous remettons en route. » (Picard, 1880 : I. 3, 256) Mais, Delille pense d'une manière différente. Il voulait profiter de cet accident pour rappeler son ami Desroches qu'ils sont très proches de la petite ville où ils ont une mission à accomplir, bien entendu des lettres à remettre: « Nous avons des lettres pour plusieurs de ses habitants. Nous ne comptons pas nous en servir: nous leur demanderons à dîner. » (Ibid.) Desroches, de sa part, se moque de ces propos et tourne son ami en ridicule d'avoir pris ce retard tranquillement. Cela nous donne une idée sur la personnalité de ce dernier qui paraît impatient de s'éloigner très rapidement de sa ville natale et ne voulait jamais y retourner:

Oh, sans doute, nous perdrons là une journée tout entière. Tu vois les choses avec une tranquillité ! Si tu étais aussi pressé que moi de t'éloigner de ce maudit Paris, tu sentirais combien le moindre retard est insupportable, combien je dois être furieux. (Ibid.)

Cette réplique de Desroches montre son aversion cachée et son envie infinie de s'éloigner de sa ville maudite. Cependant, il change son opinion tout un coup en examinant la campagne, comme l'indique la didascalie interne: « Voilà un assez joli endroit. » (Ibid.) Cette remarque motive Desroches, grâce à son admiration de ce joli endroit, d'accepter lucidement le passage dans cette petite

ville enfermant non seulement les beaux paysages, mais aussi le bonheur dont il rêvait: « C'est peut-être là que se trouve le bonheur. » (Ibid.) Pour lui, le bonheur n'existe que dans cette nature si lointaine. C'est pourquoi il est nécessaire de fouiller beaucoup plus afin de parvenir à connaître les vrais motifs de Desroches en lançant ces propos.

Delille, de sa part, ne comprend pas cette hâte étrange de la part de Desroches de s'éloigner de Paris. C'est pour cela, il l'interroge, après avoir remarqué son enthousiasme en cherchant le bonheur et la tranquillité: « Bon, ne voilà-t-il pas l'enthousiasme qui te prend ! » (Ibid.) Cela indique que Desroches avait déjà une autre intention derrière cette agitation inattendue, mais tout de suite, il déclare: « J'ai eu tort, n'est-ce pas, de rompre sur le champ mon hymen avec ta chère cousine, cette veuve ingrate, madame Belmont, que je m'en veux d'aimer encore, et de fuir pour m'arracher à cet indigne amour ! » (Ibid.) Certes, il apparaît que Desroche souffre d'un acte de trahison avec sa fiancée Mme. Belmont, la cousine de Delille, cela s'est produit le jour de leur hymen après l'arrivée d'un jeune inconnu. Pour cette raison, il veut fuir cet amour marqué par l'infidélité dès le début. Ainsi, il ajoute qu'il avait déjà rencontré cet inconnu le jour du leur contrat du mariage avec le soulagement clair de la part de Mme. Belmont:

Ne l'ai-je pas vue dans cette fête que j'ai eu la sottise de lui donner la veille du jour arrêté pour notre contrat, accueillir, traiter familièrement un inconnu, un jeune officier? Ne l'ai-je pas surprise en grande conversation tête à tête avec ce même jeune homme? (Ibid.)

Delille ne trouve pas cette réaction et cette conséquence logiques, il les renvoie au manque de confiance de la part de ces deux partenaires. D'où, il conseille Desroches de ne pas laisser les apparences trompent leur mariage sans approfondir ces malentendus: « Je ne vois là que des apparences qui peuvent être trompeuses. Fortune, beauté, excellent caractère, ma cousine réunit tout; et tu pars comme un fou, sans rien approfondir, sans lui demander quel était ce jeune militaire. » (Ibid.)

Effectivement, il apparaît que Desroches avait de mauvaises expériences avec les gens de Paris qui ne cessent jamais de s'aventurer dans des bagatelles et des bassesses infinies. Pour lui, cette société-là enferme les comploteurs et les malins, une ville horrible à cause de ses habitants. Or, loin de de cette ville, il cherche de nouveaux milieux plus calmes et moins peuplés: « C'est que j'étais éclairé par mes premières aventures. Des intrigants, des fripons, des joueurs, des coquettes et des prudes. » (Ibid.)

Al-Btoush

Cette hâte n'est pas en effet hasardeuse, car elle a des buts à réaliser de la part de Desroches. D'abord, celui d'avoir une vie pleine de bonheur et construite sur l'honnêteté, comme il le souligne sans aucune réserve: « Voilà ce Paris que j'abandonne, et loin duquel je veux aller chercher les vertus et le bonheur. » (Ibid.) Ensuite, la belle nature de la campagne et de la province suscite l'admiration de Desroches. Il est évident que c'était grâce à son ami Delille, le mentor qui le guide et le conseille sagement, qui l'a interrogé sur sa vraie intention de l'éloignement: « Je t'ai vu admirateur de Paris, étonné qu'on pût le quitter un instant; et maintenant tu voyages sans autre but que de t'en éloigner. » (Ibid.) Cela pousse Desroches à chercher des justifications fondées sur son admiration de la nature: « Comment peux-tu croire qu'il y ait autant de corruption, autant d'intrigue et de mensonge qu'à Paris? » (Ibid.) Cependant, Delille lui répond en résumant la nature de la vie dans cet endroit, bien davantage admiré par Desroches:

« Les vices y sont les mêmes, et d'autant plus misérables, qu'ils s'exercent sur de plus minces sujets. Je n'y connais personne, je n'y suis jamais entré; mais il me semble voir d'ici la morgue des hommes, les prétentions des femmes, les haines des familles, le regret de ne pas être à Paris, les petites ambitions, les grandes querelles sur des riens, la coquetterie des petites filles. » (Ibid.)

Il est important de constater que cette tirade contient tant de clarifications concernant non seulement les vices qui sont les mêmes dans tous les milieux sociaux, mais aussi, les gens eux-mêmes entre eux et avec les inconnus qui fréquentent ces petites sociétés. Étant donné, Delille met en valeur et se met en tête encore que les gens des petites villes sont plus misérables et mesquins, puisqu'ils se battent pour des bagatelles et des trivialités, l'arrogance et l'orgueil des hommes, les revendications et la vanité des femmes, les malentendus menant à la haine et l'isolement familial, le déplaisir causé par la faute de privilèges par rapport à l'éloignement de Paris et de grandes villes prospères et évoluées, etc. D'ailleurs, ce portrait sociologique et psychologique de ces gens apparaît inéluctablement véridique au fur et à mesure de l'évolution de l'action dramatique et ainsi comme nous allons déduire à la fin de notre étude.

Pourtant, Desroches a une lueur d'espoir de peur qu'il manque ce qu'il veut de la part de la nature et non des gens: « Oui; mais le repos, la tranquillité... » (Ibid.) En opposition à ces propos semblant irresponsables, Delille affirme encore une fois la vérité amère et profonde de cette petite société: « Sauf l'envie, la jalousie, les haines, les caquets, la médisance et la calomnie, dont l'activité est doublée par l'oisiveté, par l'ennui. » (Ibid.) En revanche, Desroches néglige les propos de son ami et décide finalement d'avoir un bon séjour dans cette petite

ville car ils n'ont que deux heures à y passer. Incontestablement, il ne voudrait strictement que se balader et s'amuser: « Bah ! Nous voyageons pour nous amuser. » (Ibid.) Il est intéressant de remarquer que les deux voyageurs parisiens ne s'accordent jamais surtout sur la bonté de l'autrui de telle façon que Desroches avait l'air optimiste en ayant un bon esprit ouvert mais Delille, au contraire, s'oppose à ces préjugés et ces belles imaginations introuvables dans la réalité. N'oublions pas que les propos de Delille nous éclairent beaucoup, de fait qu'il a une expérience non-négligeable en mentionnant et décrivant des détails précis par rapport à Desroches qui n'avait aucune conception logique. Il n'avait que la croyance préconçue déjà imposée par le milieu, l'époque, l'éducation, etc.

À la suite de cette analyse consacrée à prouver l'illusion héritée par le héros de la pièce sans aucune expérience acquise, il est temps de passer aux rencontres avec quelques habitants de la petite ville. Ces rencontres jouent un rôle indisponible en certifiant les préjugés de Desroches sur cet endroit. C'est pourquoi Desroches est passionné certainement de découvrir cette petite ville rassemblant ces provinciaux aimables: d'abord, la rencontre avec Riflard; ensuite, celle avec Mme. De Senneville; enfin, celle avec M. Vernon.

Dans la quatrième scène du premier acte, la première rencontre avec Riflard, un chasseur de cette petite ville, donne une bonne impression sur cette société dans laquelle il vit après son excuse en intervenant soudainement en scène. Encore, il leur propose ses services car il est de cette campagne: « Mille pardons. Que puis-je, s'il vous plaît, pour votre service. » (Ibid., I. 4: 257) Cette intervention agréable est suivie d'un accord d'amener ces gens inconnus à sa petite ville: « Honneur de vous y conduire. » (Ibid., 258) En marchant vers la petite ville, Desroches démontre à son ami Delille qu'il est très content de rencontrer un homme qui partage la politesse du pays. Cependant, Delille n'en croit jamais par rapport à Desroches qui tout approuve immédiatement. La tirade suivante de Riflard rend Desroches convaincu de la beauté et la tranquillité de cette ville champêtre.

Très agréable au moins. Des promenades pittoresques, le mail, le petit cours. Le sang y est superbe; la vie y est excellente, le poisson exquis, la marée presque aussi fraîche qu'à Paris; le vin du cru vaut le Bourgogne. Deux foires par an, une société choisie, la bouillotte à trente sols, et la comédie bourgeoise établie par bienfaisance, où l'on s'amuse en faisant l'aumône. (Ibid.)

Ces propos résument la qualité de vie dans cette petite ville, à savoir la nature, la bonté des gens et les activités infinies durant l'année. Cela nous interroge sur le rôle de l'environnement où l'homme change selon les données

Al-Btoush

différentes et les nombreux événements qui marquent son parcours. Ainsi, nous ne pouvons négliger l'expérience acquise pendant chaque période surtout en ce qui concerne les aventures personnelles et les déplacements en rencontrant des individus et des sociétés qui ont d'autres modes spéciaux à vivre.

Riflard, en tant qu'habitant de cette petite ville, n'ignore jamais les mœurs des gens ainsi que la beauté spatiale qui admire la plupart des citoyens. Pour cela, il ajoute que la jeunesse est galante, les mœurs douces et les femmes sont vertueuses et fidèles à leurs maris ou à leurs amants. La qualité intellectuelle et littéraire de sa ville est encore affirmée par cet habitant.

À la suite de ces propos flatteurs sur sa petite ville, Riflard brise son silence en disant qu'il n'aime pas la ville de Paris en donnant, en parallèle, préférence à la vie en province où se trouvent le calme et la tranquillité loin de tout bruit et tumulte incessant à côté de ses mœurs affreuses. Desroches estime le point de vue de Riflard et affirme ses justifications autour sa comparaison entre la vie champêtre et citadine. Il est capital de savoir que Riflard a réussi dans sa mission comme un bon homme provincial aux yeux des étrangers qui gardent cette impression agréable sur la qualité des gens dans ces endroits lointains.

Dans le même sens, l'intervention de Dubois, leur valet, pour leur avertir que le charron a besoin d'une journée entière pour réparer leur chaise, rend Desroches très heureux de cette nouvelle. Il est ravi de passer une merveilleuse journée au fond de cette petite ville charmante: « Je serai enchanté de passer vingt-quatre heures ici. » (Ibid., I. 6 : 259)

L'arrivée de Mme. Senneville, la deuxième rencontre avec une des habitantes de la petite ville, affirme de nouveau les préjugés de Desroches. Cette dame justifie sa préférence de séjourner à la campagne plus que à Paris grâce à la vaste nature et à la tranquillité:

Mais franchement je n'aimerais pas à y demeurer, parce que la campagne... pour un cœur sensible... Ah ! La campagne... ! C'est là que la nature, la verdure, les oiseaux, les ombrages et les mœurs simples et rustiques vous rappellent... ah ! La campagne a tant d'attraits ! (Ibid.)

Mme. De Senneville se ressemble à Riflard par son admiration envers la campagne et donne encore une belle image de sa petite société. De même, elle profite de cette rencontre et invite les deux Parisiens chez elle.

Arrivant à la dernière rencontre avec M. Vernon, un des habitants de la petite ville, cette rencontre ne ressemble aux deux premières rencontres, car cette

dernière ne manque pas de satire, de jalousie, de préjugés, etc. Les intentions de M. Vernon sont claires en s'entretenant en aparté:

De Paris... Je serai ravi, enchanté... (A part) Je n'aime pas ces gens de Paris. Ils ne viennent que pour nous enlever nos femmes, ou pour gagner notre argent. (Haut.) Eh bien, messieurs, qu'y a-t-il de nouveau à Paris? Que deviennent les lycées, l'Institut? Que disent les journaux? Fait-on toujours beaucoup de satires? (Ibid., I. 9 : 261)

Il est évident que M. Vernon paraissait gentil et accueillant, mais il cache une hostilité profonde envers les Parisiens à cause de leurs mauvais motifs en s'installant à la campagne, puisqu'il est clair tout au long de son aparté, il évoque l'avidité des Parisiens.

Dans cet ordre d'idée, il nous semble que le héros de la pièce croit beaucoup en ses illusions pleines d'apparences affreuses. Il était impatient de s'enfuir sans faire face ou bien juger et démasquer ses préjugés, à l'inverse de son ami Delille qui semble sage, neutre et capable de cohabiter avec ce monde si riche et si différent par toute perfection et imperfection et auquel tout le monde s'affronte sans cesse.

L'auteur de la pièce dépeint par cet acte d'exposition un tableau réaliste de cette société. Chaque personnage a des qualités et des défauts: Desroches semblait précipité et insouciant; Delille est celui qui dévoile les illusions par ses propos logiques; Riflard représente la petite ville de dehors par sa gentillesse et son accompagnement; Mme. Senneville idéalise encore une fois les envies du héros sur la qualité de la vie campagnarde; Vernon cache une profonde hostilité vers les étrangers surtout les Parisiens. Par ces différences, Picard voulait affirmer que l'homme ne juge que son réalité vécue à l'aide de son expérience avec les gens, à l'inverse des voix qui ne laissent cet homme vivre et expérimenter tout seul. Pour cela, Desroches ne se trompe pas, puisque toutes les données assurent et contribuent à construire son point de vue. Cela nous conduit à conclure que Picard voulait que Desroches, le héros de la pièce, soit le meneur de l'action dramatique par excellence sans aucune obligation ni interdiction en comparaison avec Delille qui se distingue par sa logique et ses expériences.

III. La coexistence et la réalité face à l'illusion

Il paraît que la coexistence met l'accent sur les passions et l'imagination dans la constitution de la subjectivité. Cela nous rend compte que la nature humaine, par le biais de la relation à l'autre et à soi-même, enquête sur elle-même et ses bornes. En bref, Picard par cette comédie met en scène une nature humaine instable qui oscille entre son amour et son bonheur et ceux de l'autrui.

Certes, il s'agit d'une nouvelle expérience mais plus concrète en comparaison avec tout ce qui était imaginé auparavant. En effet, l'arrivée à la petite ville, après ces premières rencontres pleines de suspens avec trois de ses habitants, représente la deuxième étape dans le parcours du héros de la pièce. C'est dans la petite ville où Desroches et Delille rendent compte que les Provinciaux ne se différent pas des Parisiens, car les lieux ne changent rien, mais ce sont les gens qui créent les modes de vie et l'acceptation ou le refus. Ce séjour change les points de vue non seulement des Parisiens, mais aussi certifie les préjugés des Provinciaux. Comme toutes les pièces, Picard nous laisse noyer dans l'information, mais l'expérience vient rompre tout pour arriver en fin de compte à la prise de conscience.

Au fond la petite ville, Mlle. Vernon révèle à son frère Vernon qu'elle est sur le point de se marier surtout après avoir vu un jeune aimable qui s'installe à l'auberge qui se trouve à côté de leur maison: « Ce jeune homme, surtout, m'a lorgnée d'une manière si tendre. » (Ibid., II. 2 : 264) Parallèlement, c'est dans la scène suivante que Desroches déclare à son ami Delille son admiration pour cette fille: « Ah ! mon ami, c'en est fait, je suis amoureux, oh! mais amoureux ! » (Ibid., II. 3 : 264) Delille pense que c'est Mme. Senneville, mais Desroches lui éclaire qu'il est tombé amoureux d'une autre jeune fille qui loge en face de leur auberge. Delille lui dit qu'il n'a vu qu'une femme qui sort de cette maison, mais Desroche n'a aucune attention car il pense qu'il a trouvé une fille à marier sans prendre en considération son âge. C'est pour cela, il décide de lui envoyer une lettre d'amour avec son valet Dubois sous prétexte de s'introduire dans la maison. D'ailleurs, Delille avertit Dubois que Desroches a pris une douairière pour un enfant. Desroche prie Dubois d'avoir du zèle pour remettre la lettre d'amour à cette voisine. Le monologue suivant de Desroches nous affirme qu'il avait conscient que ce fait sera singulier: « Oh ! Voilà une aventure piquante. » (Ibid., II. 6 : 266) Dubois lui remet la réponse de la part de la fille, un rendez-vous dans un quart d'heure. De même, Mlle. Vernon informe son frère que le jeune étourdi lui a envoyé une lettre d'amour dans laquelle il lui demande rendez-vous, mais elle l'a refusé. Suite à cette réponse, Vernon lui montre sa satisfaction de cette vertu et cette confiance. Néanmoins, cette confiance ne dure longtemps; Vernon comprend que sa sœur a déjà fixé un rendez-vous. Pour cela, il décide de surveiller ce qui se passera: « Dans mon cabinet (À part.) Elle veut m'éloigner; allons, le rendez-vous est donné, rien n'est plus clair. » (Ibid., II. 13 : 267) D'un autre côté, il pense à cette histoire comme une opportunité pour marier sa fille à un jeune riche introuvable dans ces lieux: « Oh ! je le sais. (À part.) S'il était vrai, si je pouvais enfin la marier [...]. Ce jeune homme est fort riche, dit-on; quand il n'aurait rien, d'ailleurs. » (Ibid., II. 14 : 268) Desroche est

pris sur le fait quand il a rencontré Mlle. Veron qui se ressemble à une vieille fille: « (À part) Ce n'est pas elle, ce ne peut pas être elle. » (Ibid., II. 15 : 268) Pour cela, il s'excuse et montre son désir de la quitter: « C'est pour cela qu'il faut nous séparer au plus tôt. Vous me faites mourir d'inquiétude. » (Ibid.)

Pourtant, l'arrivée de M. Vernon change l'hypothèse de Desroches. Ce premier décide de punir ce jeune séducteur: « Courage, monsieur, est-ce donc pour séduire nos femmes, pour porter le trouble dans nos familles que vous renoncez au séjour de Paris? Oh ! cela ne sera pas ainsi, certainement. » (Ibid., II. 16 : 269) De plus, M. Vernon n'accepte jamais l'excuse et l'explication de Desroche car il considère ce fait comme séduction et lui demande d'épouser sa sœur pour que cette aventure reste secrète: « Point d'explication, une séduction ! Vous épouserez ma sœur. » (Ibid.) Desroches refuse cette proposition. C'est pourquoi M. Vernon décide de porter plainte contre ce jeune parisien afin de mettre fin aux histoires des jeunes étrangers qui fréquent ces pareils lieux. Delille entend le bruit de cette querelle et intervient pour les concilier mais M. Vernon insiste d'adopter un de ces deux choix: le mariage ou le procès. Desroche regrette cette aventure singulière et demande à son ami Delille de changer leur séjour dans un autre endroit, bien loin de cette maudite auberge: « Dans tous les cas, songeons à trouver une autre auberge; le voisinage de celle-ci est trop dangereux. Il y pleut des mariages et des procès. » (Ibid., II. 18 : 270)

Effectivement, le deuxième acte éclaire la première histoire de Desroches dans la petite ville. Il avait déjà l'attention de tromper toutes les femmes qu'il rencontre partout faute de confiance et en réaction à la trahison de sa prétendue à Paris. Cette aventure singulière donne la leçon que les Provinciaux ne sont pas assez flexibles à ces pareilles histoires, surtout faites par des Parisiens qui ne viennent à la campagne pour s'amuser que pour enlever les femmes et gagner de l'argent. Cette histoire pousse Desroches à réfléchir avant de commettre d'autres fautes surtout dans les lieux étroits, car tout le monde sera au courant d'un clin d'œil.

Dans ces moments, Mme. Belmont, jeune veuve, cousine de Delille et prétendue de Desroches, arrive à la petite ville pour se concilier avec son prétendu et mettre fin à ce malentendu qui aboutit à ce brusque déplacement. Delille l'aperçoit mais il la néglige afin de s'occuper de son ami, il lui demande d'aller ensemble chez Mme. Guibert: « Allons chez Mme. Guibert. » (Ibid., II. 20 : 270) Les deux hôtes arrivent à la maison de Mme. Guibert et demandent à François, le valet de Mme. Guibert, d'avertir sa maîtresse de leur arrivée. En l'attendant, Desroches tombe encore une fois dans l'illusion en regardant des

vieux portraits dans la maison: « L'aspect de ces vieux portraits donne une bonne idée de la sensibilité des maîtres de la maison. » (Ibid., III. 2 : 271)

Les deux Parisiens informent Mme. Guibert de leur prétexte d'arriver et s'installer dans la ville. D'abord, Desroches prétend que ce voyage est plein d'amusement et d'instruction: « Nous sommes deux Parisiens qui voyageons pour notre plaisir et pour notre instruction. » (Ibid., III. 4 : 272) Ensuite, Delille insiste sur la bonne réputation de cette petite ville: « Et qui, sur la réputation méritée dont jouit dans toute l'Europe la ville que vous habitez, nous sommes empressés d'y venir passer quelques instants. » (Ibid.) Ainsi, Desroches remet à Mme. Guibert une lettre de la part de son frère qui loge à Paris: « De mon frère de Paris? Eh de grâce, sa santé? » (Ibid.) Cependant, les apartés de Mme. Guibert, en lisant la lettre, indiquent son désagréable impression et son déplaisir d'avoir reçu ces hôtes: « (À part.) Encore quelques pauvres diables que mon frère me recommande. (À part.) Il est d'une indiscretion. » (Ibid.) En continuant de lire la lettre, Mme. Guibert change le ton dès qu'elle lit cette phrase: « Desroches est le fils unique d'un de mes amis, qui a laissé trente mille livres de rente. » (Ibid.) À la suite de cette bonne nouvelle, Mme. Guibert demande à ces hôtes parisiens de venir tout de suite s'installer chez elle sous prétexte de leur amitié avec son frère. Pour la même raison, elle appelle son valet François pour aller faire sortir ces hôtes de l'auberge de la petite ville et venir loger chez elle. De même, elle appelle sa fille Flore et lui montre qu'elle a trouvé un parti convenable et encore riche pour le mariage: « Voilà de bien plus grandes affaires: écoutez-moi. Vous voilà grande, en âge d'être mariée. » (Ibid., III. 8 : 274)

Pour cela, cette opportunité ne vient guère puisque ce jeune parisien est déjà là et déjà recommandé par l'oncle de la fille. Mme. Guibert demande à sa fille de bien réfléchir surtout après avoir connu la somme de l'héritage de ce jeune recommandé: « Mon frère est un homme charmant. Le voilà qui m'envoie, avec des lettres de recommandation, un jeune héritier de trente mille livres de rente. » (Ibid.) Par conséquent, elle a recommandé sa fille d'avoir de la bonté et de la modestie pour plaire à ce jeune homme.

Dans ces conditions, Flore commence à chanter timidement après les encouragements de sa mère. Ce chant pousse Delille de révéler la vérité choquante; Il annonce que la voix de Flore ressemble à celle de la femme de son ami Desroches. Cependant, Desroches comme Mme. Guibert sont choqués de cette mauvaise nouvelle qui va tout changer surtout après avoir mené cette aventure de la part de Desroches qui tente de s'engager à faire une nouvelle relation pour oublier son malheureuse histoire avec sa prétendue Mme. Belmont.

Tout de suite, Mme. Guibert demande à sa fille de se retirer; ce qui provoque le doute chez les deux Parisiens que cette dame est sur le point de faire l'éloge de sa fille pour capter l'attention de ce jeune riche. À la suite de ce coup de théâtre, Mme. Guibert leur annonce que l'appartement qu'elle leur a promis n'a pas encore libre et s'en excuse. C'est la raison pour laquelle Picard particularise l'histoire de Mme. Guibert par sa qualité comique par rapport aux autres histoires déroulées au sein de la petite ville: « Je n'ai rien mis au théâtre d'aussi comique que Mme. Guibert et sa fille. » (Picard, 1821: 134)

Dans la treizième scène, Mme. Senneville entre en scène pour rappeler l'assemblée de ne pas tarder de venir cette soirée chez elle comme convenu, mais Mme. Guibert lui avertit qu'elle n'a pas pu donner demeure à ses hôtes, faute de places déjà occupées par les marchandises de son voisin. Mme. Senneville, de sa part, prend la place de Mme. Guibert et invite les hôtes de venir chez elle après ce petit incident: « Que c'est chez moi, messieurs, qu'il faut accepter un logement. » (Picard, op. cit., III. 13: 277) La rencontre avec Mme. Guibert s'achève malaisément jusqu'au moment où elle les conduit jusqu'à la porte en montrant ironiquement son honneur de les accueillir tout le temps.

De plus, le troisième acte explique comment ces deux jeunes voyageurs sont traités non seulement de la part de Mme. Guibert mais aussi de Mme. Senneville. Cet acte nous révèle comment ces deux femmes provinciales paraissent gentilles, mais la suite de chaque rencontre, nous remarquons les malentendus et les conflits entre les Parisiens et les Provinciaux.

Il est important de souligner que les perceptions du héros deviennent déformées face à cette réalité et expérience patentes, car « parfois aussi l'illusion peut devenir dangereuse quand n'est pas acceptée sa liaison avec la désillusion. » (Maurice, op. cit., 139) Certes, l'évolution de l'action dramatique au sein de cette petite ville avec tous ces détails conduisent Desroches à passer de la subjectivité à l'objectivité. De plus, il apparaît que les croyances et les idées de Desroches deviennent, au fur et à mesure de cette expérience, erronées à cause de son faux raisonnement dû à l'imagination et parfois à l'ignorance. Ce qu'il faut justifier est que l'illusion a également le choix qui nous protège du vide de l'existence. Inévitablement, faut-il ou ne faut-il pas s'illusionner? En d'autres termes, les illusions sont-elles nécessaires à l'individu pour vivre, c'est-à-dire continuer de s'illusionner ou doit-on affronter la réalité objective?

IV. La désillusion et la prise de connaissance

Après avoir examiné les histoires précédentes et les malentendus entre les Parisiens et les Provinciaux, nous constatons que la réalité champêtre ne

conforme pas aux attentes de ces étrangers. Il paraît qu'ils avaient peur d'une désillusion qui change leurs plans et qui met en fin péniblement une ère pleine d'illusions et d'apparences trompeuses.

Ce tournant, bien entendu la perte d'illusion et la volonté de l'évasion, est tout évident à partir de la quatrième scène du quatrième acte et dernier. Alors, les habitants de la petite ville décident de prendre initiative. Il s'agit de se retirer tous ensemble de la soirée déjà arrangée par Mme. Senneville car ils voulaient certainement donner une leçon si cruelle par leur refus de l'accompagner pendant cette soirée. Desroches, pense que cette réaction de la part des habitants révèle un irrespect incompréhensible et une sorte de satire et raillerie: « Ils ont l'air de se moquer de moi. » (Picard, op. cit., IV. 5: 281) Delille lui indique que tous les habitants se moquent de lui d'une manière burlesque: « Eh bien ! monsieur Vernon te déteste, madame Guibert te raille, monsieur Riflard te menace; comment te trouves-tu du séjour de cette ville? » (Ibid.) Finalement, Desroches déclare qu'il avait déjà cette impression: « Assez mal jusqu'ici. » (Ibid.) Dans ces conditions, Delille s'assure que cette illusion commence à se dévoiler: « Et as-tu remarqué comme on se parlait bas, comme on nous regardait? » (Ibid.) Néanmoins, Desroches pense que son ami Delille amplifie encore une fois les problèmes quotidiens entre les gens afin de s'opposer à lui: « Ah ! te voilà, toujours cherchant à me contrarier. » (Ibid.,: 286)

À la suite de cette initiative, Dubois, chargé de toutes leurs malles, avertit Desroches timidement qu'il est temps de déménager de cette petite ville: « Monsieur, qu'il faut encore que nous déménagions » (Ibid., IV. 6: 282), car il a trois billets à lui remettre. Il apparaît que la deuxième initiative est mise en œuvre grâce à ses trois billets. D'abord, le billet de Mme. Senneville dans lequel elle révèle clairement son insatisfaction d'accueillir et loger Desroches et ses compagnons, malgré les recommandations de son oncle qui les a envoyés. Alors, ce séjour devient impossible car il est question de réputation et popularité dans cette petite société. Ensuite, le billet de Riflard dans lequel il a l'air très jaloux et voudrait se venger de Desroches d'avoir commis des fautes inacceptables. Pour cela, il donne rendez-vous à Desroches pour le duel au lever du soleil. Enfin, le troisième billet est de la part de l'huissier.

Il est clair que ces trois billets résument les vraies intentions des habitants, car ils ne cessent de dévoiler leur haine cachée et implacable à toutes les personnes qui viennent profiter de cette petite ville. Mme. Senneville a peur de perdre sa considération et sa renommée à cause de ce séjour chez elle. Riflard menace Desroches et décide de le combattre. M. Vernon porte plainte contre lui. Ainsi, n'oublions pas que tous les habitants s'accordent sur cette suite qui met

fin à toutes les aventures de ces Parisiens qui ne viennent à la petite ville pour se balader et faire le tourisme, mais pour profiter de la gentillesse et de la bienveillance de cette société provinciale.

Dès lors, Desroches est presque conscient qu'il ne peut plus rester longtemps dans cette petite ville: « Mais c'est un enfer que cette petite ville. » (Ibid.) Cette conséquence inattendue pousse Delille à se moquer encore de Desroches d'avoir cette croyance erronée: « C'est l'asyle du bonheur et de la vertu. » (Ibid.)

L'intrigue de la pièce commence à se dénouer à la suite de l'arrivée de Mme. Belmont qui entre en scène et se dévoile en déclarant: « J'ai eu la faiblesse de suivre vos conseils, de marcher sur vos traces; pourquoi? Pour être témoin de toutes ses inconséquences. » (Ibid.) Desroches, à part, aperçoit la bonté et l'amour de Mme. Belmont qui l'a suivi jusqu'à la petite ville pour corriger tout le malentendu causé par l'arrivée d'un inconnu le jour de leur hymen. Ainsi annonce-t-elle: « Et que me reproche-t-il? Je vous ai dit comment il avait été trompé par les apparences. Vous savez que ce jeune officier, cet inconnu qui lui a causé tant d'ombrage, était mon frère, arrivé la veille de l'armée. » (Ibid.) Delille s'avance et demande à sa cousine Mme. Belmont de pardonner Desroches surtout après avoir reconnu tous ses torts: « Lui-même, madame, qui reconnaît ses torts. Le voilà entièrement corrigé. Pardonnez-lui, et partons. » (Ibid.)

En bref, les habitants de la petite ville font tout pour ne pas laisser ces Parisiens étrangers y passer vingt-quatre heures. Ce qui nous pousse à déduire que les petites sociétés deviennent unies contre les autres et surtout les Parisiens, faute de confidences et de respect. Alors, il s'agit d'une solidarité qui réunit tous les habitants pour défendre la réputation de leur ville malgré leurs problèmes internes. Il faut constater aussi que les gens dans ces petites sociétés souffrent d'une routine pleine de calomnie et de diffamation, cela touche non seulement les habitants de ce lieu mais aussi tous les hôtes qui viennent y passer ou s'y installer. En tout cas, « les hommes au fond sont partout les mêmes. Ce sont les habitudes, les usages qui amènent quelques différences entre les mœurs de la province et celles de Paris. » (Picard, *op. cit.*,:134) C'est pour cela, Picard indique à la fin de la préface de la pièce que son but réside à mettre en lumière les différentes pensées et comportements et non pas la méprise et la désapprobation: « Ma principale tâche était de saisir ces différences. » (Ibid.)

V. Conclusion

Il est clair que Picard était un bon observateur car « il avait lu la vie humaine plus que dans les livres » (Monnais, 1835 : 478) et encore par son véritable attachement à dépeindre « les types de la société contemporaine, et, tout en donnant à ses pièces une force satirique, s'évertue au réalisme, parfois quasi documentaire. » (Gengembre, 1999 : 266) Pour cela, il a expérimenté le fait de tout dépeindre en suivant l'action dramatique au fur et à mesure de son expérience sans aucune modération ni exagération en tant que Picard homme et dramaturge. En effet, Picard « copiait la société, à mesure qu'elle passait devant lui. » (Monnais, op. cit., 478) De même, il insiste sur le rôle de voyage comme un procédé permettant à saisir les différences entre préjugés et réalité, et par-delà entre les mœurs de la province et celles de Paris. Des mœurs qui se dévoilent graduellement dès lors que le voyageur quitte sa ville d'origine et commence à découvrir de nouveaux milieux sociaux dans lesquels il s'enfonce. Ce qui lui permet ainsi de mettre en question les mœurs et les habitudes de son milieu d'origine en les comparant avec le nouveau milieu. Car, il est impossible à quiconque, si nous osons dire, de mettre en question ses habitudes et les mœurs de sa société sans voyager et découvrir de nouvelles manières de penser et de nouvelles habitudes.

Cela nous amène à aborder les ressemblances entre Picard et le grand classique Molière, du fait que l'analyse de *La Petite Ville*, démontre bien la dimension morale du théâtre en dépeignant les caractères et les mœurs de son époque en articulant province et ville: un thème cher aux penseurs du siècle des Lumières. Nicole Mozet dans son ouvrage intitulé *La Ville de Province dans l'œuvre de Balzac* souligne que « Picard est cité trois fois dans La Comédie humaine. » (Mozet, 1998 : 20) C'est pour cela qu'Alexandre Dumas père affirme dans ses *Mémoires* que Picard est « le petit Molière du XIX^e siècle ou le moderne Molière. » (Dumas, 1966 : 32) En effet, la province apparaît, pour Picard, comme le lieu par excellence où les hommes ont gardé ce qui leur est naturel et loin de toutes les illusions trompeuses qui se trouvent dans la ville.

En parallèle avec ce propos, nous constatons que Picard donne une grande liberté à ses héros notamment celui de *La Petite Ville* en ayant des illusions pures avant de découvrir la réalité épisodiquement choquante. De fait, Ces apparences enrichissent l'action dramatique de la pièce, puisque le héros semble très assoiffé de la suite de l'action pour bien juger et déchiffrer encore ces apparences trompeuses. Toutefois, les adjuvants du héros semblaient, en quelques sorte, logiques et neutres en prenant en considérations les risques de

ces aventures menées par ce héros. Des adjuvants qui ne laissent pas le héros au hasard en faisant connaître tout, mais le héros s'obstine continuellement de tout percevoir et découvrir.

En somme, l'illusion peut nous conduire dans un nouveau territoire imaginaire, voire utopique. Ce territoire nous invite à un rêve créatif dans la fantaisie de notre imaginaire. Ce rêve pourrait évidemment être la matière première de nos découvertes réelles. Pour cela, le jeu de l'illusion comme hypothèse ne fonctionne pas sans l'acceptation préalable de la part de lecteur de son inéluctable suite et l'adhésion directement à la désillusion. Picard se montre ainsi illusionniste dans les quasi-totalités de ses œuvres dramatiques car la possession ou bien la dissipation d'une illusion a fourni, non seulement à Picard mais aussi à la plupart des écrivains, un monde des idées et un thème à une quantité de productions littéraires bien des années avant et après la composition de cette pièce étudiée.

مسرحية المدينة الصغيرة للكاتب لويس بنوا بيكار: التحول من الوهم إلى اليقين

أحمد البطوش، قسم اللغات الأوروبية، جامعة مؤتة، الكرك، الأردن.

ملخص

يهدف هذا البحث إلى بيان مفهوم الوهم، وإيضاح التفاعل الواقع بين المظهر والحقيقة، في مسرحية المدينة الصغيرة عام 1801 لمؤلفها لويس بنوا بيكار، حيث سلط الضوء فيها على التحول والانتقال من الوهم إلى خيبة الأمل. وكما هي العادة في أعمال بيكار الدرامية، ومن بينها هذا العمل الذي يتناول هذا البحث، يتنقل أبطال بيكار بين حالين: حال المظهر الموروث (الوهم) وحال الواقع الظاهر المكتشف (خيبة الأمل) مع حالة الشك التي تلازم الأبطال في حقيقة الواقع. ويترك البحث أيضا شرح هذه الثنائية المتناقضة التي تعقبها الكاتب في مسرحيته، والتي تدفعنا في نهاية الأمر إلى تجسيد خيالنا من أجل أن نضع حداً لتحيزاتنا المضللة.

الكلمات المفتاحية: لويس بنوا بيكار، وهم، مظهر، ملهاة، سفر، واقع، خيبة أمل.

Références:

- Berthier, Patrick. (2014). *Le Théâtre en France de 1791 à 1828: le Sourd et la Muette*, Paris: Champion.
- Bruyère, Jean de La. (1966). *Les Caractères*, Paris: GF Flammarion.
- Crébillon, Claude-Prosper Jolyot de. (1985). *Les Egarements du cœur et de L'Esprit, Introduction, notes, chronologie par Jean DAGEN*, Paris: GF-Flammarion.
- Dumas, Alexandre. (1999). *Mes Mémoires*, Paris: Édition Gallimard.
- Feller, François-Xavier de. (1835). *Dictionnaire historique ou biographie universelle des hommes qui se sont faits un nom par leur génie, leurs talents, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, Huitième Édition, Paris: Henrion.
- Gengembre, Gérard. (1999). *Le Théâtre français au 19^{ème} siècle: 1789 -1900*, Paris: Armand Colin.
- Monnais, Edouard. (1835). *Éphémérides Universelles ou Tableau Religieux, Politique, Littéraire, Scientifique et Anecdotique*, Tome XII, Paris: Corby libraire-éditeur.
- Moulin, Louis. (1877), Préface au *Théâtre de Picard*. Paris: Garnier.
- Mozet, Nicole. (1998). *La Ville de province dans l'œuvre de Balzac. L'espace romanescque: fantasme et idéologie*, Genève: Slatkine Reprints.
- Natanson, Maurice. (2006). « L'illusion: aliénation ou chemin vers l'espérance? », in *Imaginaire & Inconscient*, 1(1), pp. 135-143.
- Picard, Louis-Benoît. (1880). *La Petite Ville*, In *Théâtre de L. B. PICARD*, Nouvelle édition précédée d'une biographie de l'auteur par M. Édouard Fournier, Paris: Laplace, Sanchez et Cie, Éditeurs.
- Picard, Louis-Benoît. (1821). *Œuvre de L. B. PICARD*, Tome III, Paris: chez J. N. Barba, Librairie.